

Le courrier d'étage

Le premier jour

Je m'appelle François, au chaumage depuis pas mal de temps. Je m'étais justement présenté, sans conviction, dans ces bureaux, juste en face de chez moi.

Avec surprise, ils m'ont pris. Je n'avais plus d'argent de réserve, mais je serais peu resté plus longtemps au chaumage.

Ma fiancée venait de me plaquer, et en ce moment, je n'étais pas à prendre avec des pincettes. J'avais décidé de profiter de mon célibat.

Je devais précisément commencer mon travail, ce qui ne me dérangeait pas. J'étais bien content quand même.

Je me presentais comme convenu pour prendre mon service.

– Bonjour Monsieur François, c'est très bien, vous êtes à l'heure au moins. Je suis Mademoiselle Denise, la patronne voulait vous recevoir personnellement, par contre, aujourd'hui, elle a un empêchement, elle vous convoquera, je pense, dans quelques jours, pour faire votre connaissance. La patronne convoque toujours son personnel, individuellement, pour s'entretenir avec lui, pour faire plus connaissance. Une très gentille personne

- Bonjour Mademoiselle Denise.
- Je vous présente donc aujourd’hui, moi-même, votre travail. Vous avez un bureau à côté de l’entrée, je vous remets votre carte, vous devez réceptionner le courrier, grâce à la liste que vous avez dans votre bureau, vous devez les remettre dans les bureaux correspondants. Les différents bureaux vous remettront du courrier que vous devrez faire suivre, ou timbrer et envoyer par la poste. Avez-vous compris ?
- Oui, mademoiselle Denise, parfaitement compris.
- Bon, je vous montre votre bureau, Léa va vous aider pendant quelque temps, Léa est une très bonne secrétaire, elle fait beaucoup de remplacements,

Un très beau, petit bureau, on voyait parfaitement qu’une fille ou une femme, avait travaillé ici.

Léa se trouvait déjà au travail et m'attendait. Une jolie petite soubrette, que je jugeais âgée de maximum vingt ans. Une poupée, belle, un peu plus petite que moi, jupe courte, comme toutes les filles dans cette entreprise, un corsage blanc, ouvert sur leur poitrine jusqu'au troisième bouton, talon haut. En tant que mâle, devant cette provocation, il était difficile de rester de glace

Une très belle fille. Seulement, je revenais justement de l'armée, des problèmes privés, je n'avais pas un sou et je ne voulais pas me fixer, sûrement pas avec une fille du boulot.

Nous avions quelques escaliers à monter, elle passait devant moi, pour me montrer le chemin. Elle se faisait un plaisir de me montrer ses fesses, par la même occasion, à peine cachées par un string. Dans les ascenseurs, portant les classeurs et autres. Elle laissait s'ouvrir son corsage au quatrième bouton, qui laissait échapper à chaque fois un de ses jolis seins. Qu'il y ait du monde ou pas, elle se poussait contre moi, dans un coin. À

la sortie de l'ascenseur, elle me disait à chaque fois.

– François, peux-tu me fermer mon corsage ?

Cela voulait dire, prendre son sein ou les deux et les remettre dans son corsage. Et me voilà, mes deux mains entre ses seins, sur ses seins, affleurant ses mamelons, dure comme du bois, malaxant cette chaire tendre, poussant ses seins qui ne voulaient pas rester dans le corsage, cette peau, très douce d'ailleurs, brûlante, me faisant bander, j'arrivais quand même à lui fermer son bouton.

À la cantine, elle se mit naturellement à côté de moi, poussant une de ses cuisses contre la mienne, laissant remonter sa jupe sur son string transparent, pour que je puisse admirer ses jolis poils noirs et frisés qui s'échappaient sur les côtés, ce string qui lui rentrait dans la raie de son vagin, mais également dans sa raie des fesses. Le reste était de toute façon visible, sans problème,

même son vagin qui n'était pas recouvert par son string.

Elle m'avait fait le coup du bouton, au moins vingt fois dans la journée. Elle ne devenait même pas rouge, elle aimait se faire tripoter. J'aimais bien aussi, j'aimais bien masser cette poitrine de mes mains. Elle marchait devant moi, tendant sa main à l'arrière dans ma direction, puis elle stoppait, surpris, je continuais, dans mon élan, sa main se posait à chaque fois sur ma bite, qu'elle contrôlait, palpait de ses doigts.

– Cela avait l'air d'être vachement joli tout ça, là-dedans. Me dit-elle.

Elle m'allumait ouvertement la salope, elle repartait, en souriant. Me disant au passage à qui je devais faire attention, car beaucoup de filles, comme des hommes d'ailleurs à cet étage, se croyaient être les patrons. Au passage, elle me montra le bureau de la patronne.

– Une très gentille femme, cette Patronne, tu ne la connais pas encore ? Tu vas voir. Elle invite tous les nouveaux venus, pour leur parler, elle va certainement t’inviter.

Sans se gêner, avant de partir chez elle, elle changeait son corsage et comme elle transpirait, elle aussi, elle me demandait de la sécher. Je n’avais pas terminé avec le dos, qu’elle s’était retournée pour sa poitrine. Je la séchais, je la caressais plutôt, elle tira la serviette, d’un coup, mes mains se retrouvaient à palper, masser, peloter cette poitrine nue.

– François, si tu le désires, tu peux continuer à me caresser, j’aime beaucoup.

– Excuse-moi, mais il faut que je rentre. Je n’avais pas beaucoup d’intérêt. Je n’étais d’ailleurs même pas du tout intéressé pour le moment. Comme je l’avais dit, pas avec une fille du boulot.

Par chance pour moi, la journée était terminée. Heureusement, je n'habitais qu'à côté du bureau, en face, j'étais en sueurs.

Elle avait réussi à me faire bander comme un cheval, j'avais l'impression que j'allais éjaculer dans mon froc, mon slip était même déjà mouillé.

La première chose que je fis, en arrivant chez moi, c'est, bien entendu, de me jeter sous la douche et me faire éjaculer. D'ailleurs, j'ai éjaculé presque tout de suite, je n'avais même pas eu besoin de faire grand-chose. Merde que cela me faisait du bien, quel soulagement.

Les jours suivants

J'espérais ne pas avoir mon allumeuse, le jour suivant, sinon, je crois que je me la sauterais peut-être même dans l'ascenseur.

Cette nuit, j'avais très mal dormi, je voyais Léa à tous moments. À poil, de bureau en bureau, me branlant, me prenant en bouche, entrant ma bite dans sa chatte ou dans son cul. Je la voyais naturellement nue, m'entraînant dans les bureaux, se faisant sauter sur les tables.

Le lendemain, les yeux cernés, je m'aperçus qu'elle m'attendait devant l'entrée.

– Bonjour François, dois-je t'aider aujourd'hui ? J'aime bien, tu sais.

– Bonjour Léa, je ne sais pas, je vais m'en sortir seul, merci, en fait, je n'ai pas besoin de ton aide.

Le travail n'étant pas très compliqué, je m'en sortais seul, je crois même encore mieux que si

elle venait à mes côtés. Je m'enfermais dans mon bureau pour trier le courrier.

Non, Léa réapparut, m'affirmant qu'elle devait rester avec moi.

Je te jure, si elle me rallume, que je vais te sauter. Pensé-je.

Non, pendant le classement, elle resta sage, le classement fut vite fait, et nous arrangions le tout sur notre chariot avant de faire notre tournée.

Nous avons commencé par le bas, et nous montions d'étage à étage, jusqu'au quinzième, avec le bureau de la patronne, toujours vide.

Dans certains étages, nous fûmes invités à boire le café, nous avions quand même terminé notre tour avant la pause de dix heures, avec sur notre chariot, une pile de nouvelles enveloppes ou classeur.

Je m'étais penché pour un sandwich saucisson, mais avant que je ne puisse mordre dedans, Léa se trouvait à côté de moi.

- François, on a vraiment terminé ?
- Nous avons terminé la première tournée.

Elle s'assied en face de moi cette fois, les cuisses bien écartées, elle me montrait qu'elle n'avait pas de culotte, pas de string, rien. J'ai d'abord eu envie de plonger ma main dedans, je me suis retenue, non, pas maintenant, bien qu'elle soit très belle, non, pourtant elle me faisait bander de nouveau.

Je me levais donc pour retourner à mon travail, notre deuxième tour n'avait qu'une vingtaine d'enveloppes à répartir, je les pris donc dans ma sacoche.

- Léa, je monte les porter seul. Il n'y en a que très peu

Comme j'aimais bien le faire du rez-de-chaussée au quinzième.

La porte de l'ascenseur qui se fermait, se rouvrit,
Léa.

– François, je m'emmerde, que dois-je
faire en attendant ? Je viens avec toi.

Je n'étais bien entendu pas d'accord du tout. Elle commençait à m'énervier cette pouffiasse. Eh bien entendue, elle me montrait son cul, sa chatte et sa cramouille pendant tout le trajet. Sans oublier sa volumineuse poitrine dont elle était fière, qui sortait à chaque étage de son corsage.

Enfin, nous sommes arrivés à l'étage de la direction, je donne mon dernier pli, et je me préparais à redescendre.

Léa simula de se tordre la cheville, pour se jeter sur moi. D'un mouvement, voulant la retenir, je lui avais remonté sa jupe au-dessus du nombril, m'offrant sa grotte, ses jolis poils frisés, ses petites lèvres roses humides, son ventre plat et blanc qui brillait, comme de la porcelaine.

Cela en était trop, mes mains glissèrent maintenant sur ses fesses, je la tirais contre mon pénis qui bandait, qui sortit de mon pantalon sans que je sache comment il était sorti.

Ma bite s'enfonçait à présent entre ses cuisses, avec rapidité, je n'avais jamais été aussi vite à baiser, j'allais à une vitesse vertigineuse. Au quatorzième. Je la voyais me regarder, la bouche grande ouverte, mon pénis était déjà au plus profond d'elle.

Elle avait arrêté de respirer, elle se cambrait juste en poussant des cris pour chaque coup de mon dard. Au treizième, après l'avoir buté une dizaine de fois, elle hurlait de plaisir. Au douzième et onzième, elle éjaculait sa cyprine Au dixième, elle jouissait, éclaboussait sa cyprine de tous les côtés. Au huitième et septième, j'éjaculais assez vite, dans son fourreau, sur sa chatte, sur son ventre et sur ses cuisses. Lorsque, arrivé au cinquième, je voulus sortir mon gland, elle me stoppa, poussant son bat-ventre contre le mien,

ses mains sur mes fesses, elle me retenait, jusqu'à ce que la porte de l'ascenseur s'ouvrit. Au rez-de-chaussée. Elle ne tenait plus sur ses jambes.

Ma bite encore ruisselante, cachée derrière ma sacoche, Léa, sa jupe retombée, elle pouvait à peine cacher le mélange de sperme et de cyprine qui tombait goutte à goutte sur le sol. Ayant même de la difficulté à se rendre au bureau, elle ne pouvait plus bouger.

– Dépêchons-nous, me dit-elle, sentant se mélange lui couler sur les cuisses.

Et tout juste dans le bureau, elle se trouvait à poil et se laissa tomber sur le divan. Elle haletait. Après quelques minutes de repos, elle alla se laver. Devant le lavabo, se lavaient les jambes, la chatte et le reste.

– Merde François, c'est ma première fois.
– Première fois de quoi ?

– Dans un ascenseur, et à cette vitesse,
mais c'était vachement bon.
- C'est bien sûr également ta dernière fois,
je te pris, à l'avenir, de porter une culotte,
et de ne plus me provoquer, avec ta
poitrine. Fais en sorte que ton chemisier
reste fermé, compris ?

Elle n'a pas répondu, mais elle avait compris.

L'accident

Elle s'en tint là. Elle portait une culotte décente, son corsage ne s'ouvrait plus de lui-même, se détournant pour la forme pour se changer. Elle était devenue une gentille petite fille, qui faisait tout pour se faire aimer, trop tard. Je n'étais toujours pas intéressé.

Puis un jour, j'attendais seul le lift pour redescendre, j'entre et au moment où la porte se refermait, un pied féminin.

La porte de l'ascenseur se rouvrit, j'avais déjà posé ma sacoche au sol, je m'étais tiré à l'arrière pour lui laisser la place. Une belle jeune femme se précipite pour monter avec moi, elle se tord le pied, casse son talon haut, me tombe dessus.

En voulant se retenir, elle me plante le ciseau qu'elle tenait à la main dans le haut de ma cuisse. La pointe du ciseau s'est plantée presque à la jointure de ma cuisse, entre-jambes.

La douleur me fit gueuler comme un tordu, elle panique devant un jet de sang. Elle s'était débarrassée de ses chaussures. Sans réfléchir, elle arracha sa culotte pour épancher mon sang, pour éviter que le sang continue de sortir de ma plaie, laissant sa main à la meilleure place, appuyant sur la plaît, repoussant ma verge sur le côté.

Elle avait baissé mon pantalon sur les genoux, mon slip à mi-chemin. C'était la première fois que j'avais les fesses quasiment à l'air devant une fille, mais que je n'avais pas envie de bander, pas envie de baiser, mais alors pas du tout. Je la traitais de tous les noms d'oiseaux connus et même inconnus, j'étais hors de moi, en plus cette douleur aiguë dans la cuisse. Elle réussit à faire tomber mon slip, pour me soigner

– Putain de merde, fait quelque chose, bouge ton cul. Je devenais vulgaire, je ne pouvais pas me tenir debout. Je la voyais se trémousser, pleurant, ne sachant que

faire, mais elle faisait ce qu'elle pouvait la pauvre.

Nous sommes au rez-de-chaussée, elle fait venir le chauffeur de taxis, du moins je croyais que c'était un taxi. Il m'aïda à me rendre dans la voiture, me soutenant sous les bras, elle, toujours son doigt sur ma plaie, Continuant de retenir ma trique sur le côté.

– Monsieur, je vous emmène chez le médecin.

– Non, merde, tu m'emmènes chez moi... je....

– Non, dit-elle avec autorité, chez le médecin.

Le congé Maladie

– Putain, mais tu es vraiment conne aussi, me planter un ciseau dans la cuisse. Va au moins avertir ma patronne, je continuerai mon travail demain. ! Si elle est d'accore bien sûr

– Excusez-moi, Monsieur, j'ai cassé mon talon, je ne pouvais plus me retenir. Je me suis tordu la cheville. Je ne l'ai pas fait exprès, vous l'avez bien vu. Assurément, je l'avais bien vue, je voyais qu'elle boitait. J'avertis vos supérieurs, et je vous emmène chez le médecin, je vous dédommagerais, comme il faut, soyez sans crainte, c'est la moindre des choses.

– Je m'en fous d'être dédommagé, mais cette douleur ! Fait quand même vite, maintenant. Avec ça, je vais perdre mon travail, c'est déjà certain.

– Vous croyez que votre patronne est aussi méchante ?

– Je n'en sais rien du tous, je ne l'ai encore jamais vu, mais je viens juste de commencer, il n'y a pas une semaine, je ne pense pas qu'elle sera très contente. Qui donc le serait.

En route chez le docteur, je m'aperçois que ce n'était pas un taxi, le Docteur me prit également en priorité. Il me semblait qu'ils se connaissaient, une piqûre anti-tétanique, il découpa le reste de mon pantalon, de mon slip, je me retrouvais à présent cul nu, mais vraiment nu. Puis, il posa un drain à l'intérieur de la plaie. La fille regardait mon objet maintenant, ne le quittait d'ailleurs plus des yeux et cela me gêna affreusement, je détournais mon regard, par contre, j'aimais bien sentir ses mains, ses douces mains blanches sur ma verge et ma cuisse.

– Mademoiselle, dans une heure, vous enlevez le pansement de votre fiancé,

- vous le laverez correctement à main nue, qu'il n'y ait plus de reste de fils ou de résidus.

Je voulais lui dire que je n'étais pas son fiancé, mais je n'en ai pas eu le temps.

- Prenez votre temps, désinfectez vos mains correctement puis vous le badigeonnerez, tous les alentours également. Vous allez chercher ses médicaments, et vous les lui faites prendre, comme j'ai écrit sur l'ordonnance, vous lui posez la crème délicatement avec votre doigt, surtout pas de coton, ne pas appuyer, cela lui serait très douloureux. Vous lui refaites son pansement, que vous changerez toutes les deux heures.
 - Je voudrais aller travailler demain, lui dis-je.
 - Là, mon garçon, il n'en est pas question, je pense qu'une semaine ne sera pas de trop. Ta fiancée doit prendre soin de toi.

– Elle n’est pas ma fiancée. Tu vois, je suis sûr que Mon renvoi est déjà prononcé.

– Je vous ai dit que je m’en occupe, je ne pense pas que votre patronne vous renverra. Docteur, donnez-moi son congé maladie : on pourrait même dire que cela est un accident.

J’ai récupéré une paire de béquilles du docteur, persuadé que nous étions fiancés, je me levais donc aidé par le docteur qui se mit à rire aux éclats.

– Ou allez-vous jeune homme ?

– Je veux rentrer chez moi, Pardi.

– Le cul à l’air ? Je m’aperçois alors que j’étais à poil

– Oh.

– Attendez, je vais chercher une couverture dans la voiture. Dit-elle. Elle me roula cette couverture autour de la taille

Roulé dans la couverture, qui ne tenait pas en place, elle fut même obligée de la tenir elle-même. Je ne pouvais pas me déplacer. Nous voici dans la voiture. Ce n'était pas un taxi, une voiture de service, d'où vient cette voiture ?

– Comment t'appelles-tu toi ?

– Joséphine.

– Moi, c'est François. Merci de m'avoir accompagné, de m'avoir aidé, j'apprécie ton geste. Si je devais te rencontrer, je t'embrasserais

Au bas de chez moi, je la remercie encore.

– Tu travailles également dans ses bureaux ?

– Oui, bien sûr.

– Alors, on se reverra ? Si je ne me fais pas foutre à la porte. Qu'est-ce que tu vas dire pour ton absence ?

– je dirais la vérité, j'ai aidé un mourant. On va se revoir, j'en suis certaine, si la

patronne ne vous fout pas à la porte bien sûr.

– Tu ne peux pas me tutoyer, non ? Tu m’as vu à poil et tu me vouvoies encore ?

– Je dois dire que tu n’es pas mal monté.

– Cela t’empêche de me tutoyer ? En plus tu me dragues ou quoi ? Bon, merci du compliment, tu peux rentrer chez toi.

– Je pense que le docteur a dit autre chose, en tant que ta fiancée, il m’a dit ce que je devais faire,

– Tu n’es pas ma fiancée, il en manque encore.

– Qui sait ? Je t’aide à monter chez toi, ensuite, je vais chercher les médicaments dont tu as besoin. Ensuite, je te soigne.

Ma chambre lui plaît. Tu as un bel appartement, petit, mais très joli. Tu vis seul ? Tu n’as pas de petite amie ?

– Oui, je vis seul, non, je n’ai pas de petite amie, et je n’en veux pas, du moins pas encore.

– Un petit copain peut-être ? Me demande-t-elle en souriant.

– Encore moins. Est-ce que j'ai la gueule à ça ? Non, je n'ai pas de copain. Pour l'instant, je suis célibataire et je veux le rester, que veut dire toutes tes questions ?

– Non, je te demandais ça comme ça.

Nous sommes dans ma chambre, car ce n'est qu'une chambre que je loue, une chambre meublée, mais elle me plaît.

– Bon, je prends tes clefs, et je vais à la pharmacie. Elle prit mes clefs de derrière ma porte et sortit.

Après son départ, je me laissais tomber dans mon fauteuil, la douleur persistait, par moment, elle me lançait tellement, que j'en aurais crié. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle. Assis, était très douloureux, je fus bien obligé de m'allonger sur mon canapé.

– Bon, dit-elle en rentrant, j’ai commandé le repas du soir Allez, vient sur ton lit, je pourrais mieux t’aider. Elle me soutenait et moi qui pensais que je devais avoir bonne mine avec ma bite au repos. J’avais affreusement mal. Ma nudité ne me gênait plus, pas plus qu’elle.

Elle me mit de force sur le dos, cela me gênait, qu’elle regarde ma virilité à tous moments, elle ne la quittait même pas des yeux. La honte. Puis, elle se mit à enlever le pansement, doucement du bout des doigts, mais ses mains ne pouvaient pas s’empêcher ou elle ne le voulait pas de frôler, de caresser ma bite, je sentais sa main bouillante qui se posait sur ma queue, qui me faisait oublier la douleur pour un instant.

Elle s’était assise sur mon genou, pour immobiliser ma jambe, je sentais son cul nu, elle n’avait toujours pas de culotte, ses poils, me chatouillaient, c’était terrible. Cela me faisait tout drôle, j’avais des petits pincements dans le bas-

ventre, j'avais même l'impression que malgré la douleur, elle me faisait bander.

Elle enleva le sparadrap, avec précaution, j'ai poussé un cri, elle m'avait fait mal, immédiatement, elle retira sa main, la posant sur ma bite. Oh merde, la douceur, accompagnée de la chaleur de sa main, j'étais maintenant certain que je prenais doucement, mais sûrement une érection maison.

– Excuse-moi, dit-elle, je peux continuer ?

Dans un soupir, je lui répondis.

– Oui, bien sûr. Bien entendu, qu'elle pouvait continuer.

Elle travaillait plus lentement, plus méticuleusement, repoussant, tenant ma bite écartée de la plaie, sur le côté ou la tenant dans sa main.

Elle étalait sa crème sur tout mon bas ventre, le haut de mes cuisses, mes testicules, tout y passait, j'avais l'impression qu'elle y prenait un vrai

plaisir. Si elle continuait, j'étais encore capable de bander, j'avais d'ailleurs déjà commencé et de la baiser.

On frappe à ma porte, c'était le repas, mon sauveur. Elle se leva, je pouvais admirer son trésor, elle restait même plantée à la hauteur de mes yeux, j'avais une envie extrêmement forte, de prendre tout ce bas-ventre qu'elle m'offrait à la vue en main, de palper, d'y enfoncer mes doigts, ma main. Je voyais comme elle perdait énormément de cyprine.

Elle avait commandé un bon repas, de chez le traiteur, un truc que je ne pouvais pas me permettre, un dos de ré, des asperges sauce champignon, un flan aux œufs. Une baguette chaude et croustillante, sans oublier le bon Bordeaux rouge qui va avec. Délicieux tout ça. Je m'en léchais les babines. Elle a dû y mettre pas mal de pognons, là-dedans, merde.

– Je pense que je peux me mettre à l'aise.
Me dit-elle.

Joignant l'acte à la parole, elle enleva sa jupe, ainsi que son corsage. N'ayant plus de culotte, et pas de soutien gorges, elle se retrouva complètement à poil devant moi. Cela avait même l'air de lui plaire. À la vue de cette beauté. J'étais bouche bée, j'étais hypnotisé par ses seins, par son ventre plat, par la beauté, la pureté de ce corps qu'elle me donnait à regarder. Je me mis à trembler, à transpirer.

La main dans le sac

Putain la nana, ce que je n'avais pas encore vu, la beauté de ses nichons, la beauté de son corps, ses poils noirs et courts, tout frisés. Elle avait, même à poil, de l'allure, de la présence. Je la trouvais excessivement belle, elle m'excitait maintenant, elle me faisait bander, malgré ma douleur.

J'ai eu un reflex, j'ai tendu ma main pour la toucher, pour la caresser, j'avais une forte envie de la posséder, mais je me suis repris au même moment. Par revanche, ayant vu mon geste, elle me prit la main qu'elle posa sur sa chatte, sur ses poils bouclés, mais très fin, très doux et trempé.

– François, me dit-elle dans un murmure, ne te prive pas. Elle me fixait dans les yeux, de ses yeux noir, brillant et doux. Tu me plais, François, même beaucoup. Sa chatte était plus que trempée, elle en avait envie

– Joséphine, tu me plais également, mais je ne le veux pas, je m'étais juré de ne pas sortir avec une fille de l'entreprise, peut-être une autre fois. Après le repas, je désire que tu rentres chez toi.

J'avais bien entendu avec regret retiré ma main. Nous mangions en silence. Je ne m'étais pas lavé les mains et l'odeur de sa cyprine persistait sur mes doigts, cela m'excitait, mais j'aimais bien, laissant en mangeant mes doigts sous mon nez

– Je te prépare ton lit, si tu veux dormir.
– Merci, je veux essayer de dormir maintenant.

Après le repas, elle vérifia encore mes bandages, repoussant doucement ma bite, d'une caresse, sur le côté, qui commençait même à gonfler. Elle me donna mes médicaments à prendre, elle m'embrassa et, avant de disparaître, me recouvrit et se rhabilla pour sortir.

Dans la nuit, elle revint, je l'ai à peine entendu, les médicaments m'assommaient, j'étais à moitié groggy. Elle prépara ceux-ci sur la table, puis nue, elle se glissa à côté de moi, contre moi. Se serrant contre moi, sa poitrine dans mon dos, ses mains qui enveloppaient mon ventre, mon pubis, étaient posés délicatement sur ma bite. Elle me donnait sa chaleur, elle me faisait bander. J'étais bien.

C'est par instinct que je l'enveloppais-moi aussi dans mes bras, c'est également par instinct que je la caressais, même dans les coins de son corps les plus intimes, c'est toujours par instinct que je l'embrassais. Elle me rendait la pareille, certainement aussi par instinct.

Elle me faisait bander de plus en plus, j'aimais sa présence, même si je disais le contraire. Elle me branlait, doucement, lentement, de sa main tremblante, caressant mes testicules, faisant bien attention de ne pas toucher ma plaie, ses cuisses enroulées autour des miennes. Elle me fit éjaculer sur son ventre, sur ses poils fin, sur sa chatte et

même sur ses cuisses et les miennes qui étaient inondées par sa cyprine. Bien serré l'un contre l'autre, une main entre ses cuisses, l'autre sur ses fesses, on s'endormit.

Je sentais par moment sa main se déplacer dans mon dos, sur mes fesses.

Au matin, je me réveillais, elle n'était plus là, sur la petite table, mon café dans le thermos m'attendait. Son odeur emplissait ma chambre, j'adorais

La vérité toute nue

Elle revint à neuf heures avec les croissants chauds et naturellement son sourire. Elle se dénuda de nouveau, contente d'être ici.

– Tu ne travailles pas ? Lui demandai-je, tu vas te faire virer. À son passage à côté de moi, je lui caressais ses jolies fesses, elle ralentissait, elle appréciait. Je ne pouvais pas m'empêcher d'admirer cette beauté, car elle était vraiment belle. Elle sentait bon.

– Non, j'ai pris des vacances. Me répondit-elle.

Elle me chouchoutait, elle me câlinait, elle me soignait, elle me caressait. Elle m'embrassait très souvent. Elle s'occupait de notre nourriture, toujours commander chez le traiteur du coin, chaque fois un délice.

Le vendredi, j'étais à table, je ne ressentais pratiquement plus de douleur, je n'avais plus besoin de pansement. Elle se tenait là, nue devant moi, elle m'imposait le respect, elle avait une présence énorme devant moi, puis, elle s'assied sur mes genoux, face à moi. Mes mains malaxaient, gentiment, sa poitrine, je prenais ses petits mamelons entre mes doigts, entre mes lèvres. Elle avait une main posée sur ma queue qui à ce contact naturellement bandait, l'autre sur ma nuque, elle me dit.

– Je crois que tu n'as plus besoin de mes soins, je crois que je n'ai plus besoin de revenir. Ma bite, qu'elle tenait toujours bien serrée dans sa main, était au maximum.

– Je crois, que tu pourrais bien continuer mon traitement, pendant ma convalescence, tu ne crois pas ? Pour moi, il est difficile d'atteindre cette région du corps

•

J'avais une envie de la prendre à ce moment, j'avais envie même de la violer si nécessaire, elle le savait, j'en étais sûr, elle se rendait bien compte comme ma queue frétillait entre ses doigts. Je lui caressais le dos, ses jolis seins, ses fesses.

– François, je ne sais pas si je pourrais rester avec toi, je ne veux pas que tu me baises, je veux un homme qui fera l'amour avec moi, pas de ceux qu'y veulent uniquement planter leur verge dans ma chatte, me remplir et repartir. Elle s'était levée, tenant toujours ma queue bien ferme dans sa main.

Surprise.

– J’ai envie que tu restes avec moi, j’ai besoin de toi.

– J’ai besoin d’un homme qui fera l’amour avec moi, tu le veux ? Où veux-tu me baiser ? Juste planter ta bite dans ma chatte comme les autres, me remplir et partir ? Lundi, tu retournes au boulot, moi aussi, je pense que nous nous reverrons, nous pourrons en reparler. Maintenant, je te quitte, réfléchis. Elle avait les larmes aux yeux, moi aussi.

Le samedi, elle n’est pas revenue, j’avais espéré toute la journée, je tournais en rond dans ma piaule, à plusieurs reprises, je dus me soulager, pensant à elle, mais non, elle n’est pas venue. Le dimanche soir, au moment où je n’y croyais plus. J’allais me mettre au lit. Elle entre sans rien dire, se dénude, me prend dans ses bras pour me faire tomber sur mon lit. Elle écarta ses cuisses, pendant que je plongeais mon gland dans son

antre, pendant que nos bouches se soudaient, je n'avais qu'une envie, l'aimer. Je ne voulais pas la baiser, je voulais vraiment l'aimer.

Ma bite ne mit pas longtemps à trouver son vagin qui pissait la cyprine, pour aller et venir, elle râlait de plaisir et je l'accompagnais.

Nous avons fait l'amour cette nuit plusieurs fois, je n'ai pas compté. Je n'en pouvais plus, nous nous sommes endormis. Ses mains sur mes fesses, mes mains sur les siennes, sa poitrine écrasée contre la mienne, ma bite resta plantée dans sa grotte, jusqu'à son départ.

À mon réveil, elle n'était plus là, son parfum se mélangeait à celui des croissants chauds et du café sur ma table, qu'elle m'avait préparé.

Au boulot, sachant que je revenais, Léa m'attendait, encore plus sexy que de coutume, même pas un string, le cul nu, sa jupe encore plus courte, juste en marchant, je pouvais voir déjà ses fesses nues ou sa chatte, son corsage au quatrième

bouton, ses mamelons ressortaient de ce corsage, pointaient dangereusement dans ma direction.

Seulement, mes pensées n'étaient absolument pas vers elle, mais bien plus vers Joséphine, elle me manquait, je la voulais contre moi, je voulais sentir son odeur, sa chaleur, je voulais l'embrasser.

Je n'entendais pas tout ce que Léa me racontait, je ne voyais pas ses seins nus, son cul ou sa chatte trempée qu'elle me présentait. En faisant ma distribution, je cherchais à savoir dans quel bureau Joséphine travaillait.

Puis la réception prend contact avec moi, la réceptionniste, presque affolée.

– Monsieur François, la patronne vous demande, elle n'a pas l'air d'être bien contente. Vous connaissez le chemin ?

– Oui, Mademoiselle, j'y vais tout de suite.

En attendant l'ascenseur, je rencontrais
Joséphine, qui se plaquait déjà contre moi.

– Putain Joséphine, si on nous voit, tu vas
te faire virer, comme moi.

– Pourquoi, elle t'a virée ?

– Je crois qu'elle va le faire, la réception
m'a dit qu'elle n'avait pas l'air contente.

– Disparaît, putain, elle ne doit pas nous
voir ensemble. Donne-moi vite un baiser
avant. Nous étions arrivées au quinzième,
devant la porte de la patronne, Joséphine
avait disparu, je frappe. Une femme
m'ouvre la porte.

– Monsieur François ?

– Oui, Madame, je...

– Je vous attendais, Madame m'a dit de
vous montrer le chemin, suivez-moi.

Je la suivis, elle ouvrit une porte latérale du
bureau caché, comme une porte secrète, je me

retrouve dans un salon, tout ce qu'il y avait de luxurieux.

•

– Monsieur François, Madame arrive tout de suite, je vous sers un cognac ?

Je ne répondis pas, alors elle me servit un cognac.

– Monsieur François, asseyez-vous, puis elle avait disparu. Je voulus prendre mon verre. Je sentais son parfum, D'un bon, je me retourne, Joséphine se tenait derrière moi.

– Merde, que fais-tu... ici. Ne me dis pas...

– Si François, je suis ta patronne, plus pour longtemps, mais je le suis. Elle m'avait pris dans ses bras. Entre deux baisés, tu vois, la patronne va te foutre à la porte. François, j'ai...

– Tais-toi, moi aussi, j'ai envie. Nos vêtements jonchaient le sol. Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– Si je t'avais dit, je suis ta patronne et tu me plais, tu n'aurais que planté ta bite dans mon vagin, tu m'aurais rempli de ton sperme sans amour, juste un acte bestial et tu m'aurais quitté. J'ai baisé avec pas mal de bonhommes, lorsque j'en avais besoin, chaque fois la même chose, mais pas avec toi, j'ai aimé, j'ai même plus qu'aimé. J'ai senti ton amour, et je veux le sentir à nouveau.

Tout en parlant, elle m'avait dévêtu, arrivé sur le divan, nous étions nues. Mon gland la pénétrait déjà, elle pissait sa cyprine. Nous roulions sur le sol. Entre deux ébats, haletant, elle prit son téléphone.

– Mademoiselle... Laisser Léa prendre la place de François... définitivement... il ne reviendra plus... Merci, mademoiselle.

– François..., je t'aime..., tu es... mon homme... et tu resteras..., avec moi..., je le veux..., maintenant... continue..., fais-moi jouir... je n'aurai..., jamais assez..., de toi.

– Je le savais, je le savais,

– que savais-tu ?

– Que la patronne me foutrait à la porte.

Que vais-je faire à présent ?

– Oui..., la patronne... Te fou... À la porte, mais... Moi... Je te garde..., pour toujours... Tu vas..., me faire..., l'amour..., tu es mon..., homme, tu serras..., toujours..., à mon côté.

Continu..., mon amour..., continue... C'est tellement bon... c'est tellement beau.